



MODES

Que d'emprunts nous faisons aux costumes militaires et quels succès obtiennent ces gentils pardessus d'allure fière et coquette !

On admire le *chic* de Mme *** avec la jaquette appelée Dolman de chasseur et comme le caban hussard sied bien à la femme de ce lieutenant de chasseurs etc., etc.

Nous comprenons toutes ces admirations à cause de l'allure gracieuse des nouveaux venus. Le dernier mot de la mode est le pardessus demi-long, descendant à dix centimètres au-dessus du genou et de forme militaire.

Le caban hussard a de soixante-cinq à soixante-dix centimètres de longueur et se compose de deux ou d'un seul collet, avec pattes et les boutons en bois ; ces collets ne ressemblent en rien à ceux que l'on a vus et que l'on voit encore porter couramment ; ils sont en beau drap.

La jaquette, dite Dolman de chasseur, est ajustée derrière et tombe droite devant. Brandebourg, galons, boutons, tout doit y être comme au dolman d'ordonnance de l'officier, dont elle reproduit exactement la coupe. Comme celle du capitaine de cavalerie, elle se double d'astrakan.

Il y a aussi le manteau ploupiou, que nous avons décrit, ainsi que la criméenne.

Pour la coiffure, nous n'en sommes pas encore à

porter le képi ; nous y arriverions, assurément, si nous n'avions pas la casquette parisienne, le jockey et surtout la toque en fourrure.

La pelisse en drap est ajustée au dos et tombe droite ; la garniture est simple : galon ou étroite bande de fourrure.

Dans un autre ordre d'emprunts, signalons le *Camail-Prélat*, en beau drap violet foncé, ou de toute autre couleur, fermé, tout le long, par des petits boutons en crin pareils à ceux de la soutane. Le grand genre est de la doubler de chinchilla, de préférence à d'autres fourrures.

Ces originaux et charmants pardessus, nous avons pu les voir chez Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, et lui en faire compliments : qu'ils sont seyants et gracieux à voir sur une jeune femme !

Jeunes filles et jeunes femmes qui peignez, si vous aimez la mode et la toilette, prenez vite vos pinceaux et couvrez un beau satin noir de roses roses ou d'autres fleurs, puis donnez cette étoffe à votre couturière. Vous aurez une splendide robe de dîner. C'est la mode dans ce qu'elle a de plus exquis et de plus comme il faut.

Nous venons d'admirer de ces satins que des artistes de talent et connus n'ont pas dédaigné de fleurir et nous nous hâtons de vous en parler afin que vous arriviez *bonnes secondes* aux premiers dîners de retour.

Autre étoffe à la mode pour les robes de dîner : damas à grands ramages, à palmes et à serpents.



5097

Blouse en drap pour petit garçon de 4 ans.
Modèle de Madame Taskin, 2, rue de La Michodière.

J'avoue que j'admèrerais, sans la comprendre, la femme qui, à l'instar des nécromanciennes, endosserait un costume constellé de serpents grands et petits. L'idée seule d'avoir continuellement sous les yeux ces reptiles repoussants donne le frisson et, avec un peu d'imagination, on les verrait s'animer, ramper, se glisser, s'allonger pour arriver à la main. Ah! quel cauchemar éveillé. Oh! non, non, pas de cette mode: que deviendraient les femmes nerveuses? Pour mon compte, je fuirais ma meilleure amie si elle était parée d'une robe brochée de serpents. Tout ce qui rampe est repoussant, au moral comme au physique. Ce serait le cas de placer ici une dissertation philosophique, mais nous avons mieux à faire, n'est-ce pas, mesdames? Nous avons à vous parler de la *vraie* mode.

Le chapeau Louis XII est en feutre avec le bord tendu de guipure de jais; les plus élégants l'ont en or ou en argent.

Le chapeau comtesse est une petite toque drapée de velours, de couleur vieux rouge de préférence, parée d'une couronne en jais de six à huit centimètres de hauteur, et que l'on pose comme la couronne Hernani.

La toque persane doit être en astrakan, mais on la fait en loutre, en castor; quelques-unes sont plates, d'autres coniques.

Voici la toque Salomé, que l'on porte pour visite et pour le théâtre; on la portera même en soirée. C'est une espèce de turban en velours ou en gaze gracieusement drapée, qui a de trois à quatre centimètres de hauteur et pas de fond; dans les cheveux, se piquent des épingles en jais; ces épingles seront en diamants pour le théâtre et l'on ajoutera, devant, une épingle en diamants, croissant, marguerite, rose, à monture flexible.

On fait avec une plume d'autruche, en la tournant en rond, un joli chou que l'on pique dans les cheveux, et c'est tout à fait joli de voir voltiger tous les brins de la plume se mêlant au frisotté des cheveux.

Très confortable le corset de couil que fait M^{me} Billard, et dont le prix est moindre pour la jeune fille que pour la femme. Le corset de satin, l'élégance de l'hiver, est vraiment riche avec sa doublure de fin taffetas et sa bordure de vraie Valenciennes. Si la dentelle est d'imitation le prix est moins élevé, bien entendu. La forme et la façon des corsets de M^{me} Billard, 4, rue Tronchet, avantagent la taille et le buste s'y développe élégamment.

CORALIE L.

Les ouvrages de la maison Sajou, Lefèvre et Cabin fils, successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, se recommandent par leur bon goût et la modicité des prix. L'on y trouve toutes les fournitures des travaux de fantaisie: Canevas de toutes sortes, balles à café, étamines et toiles à broder, métiers à tapisserie; les crochets suisses avec protège-pointe à 75 cent., et 1 fr. les gros; le filet à broder, qui se vend au mètre carré et dont on peut demander le mètreage désiré, fût-il minime; le prix varie suivant la grosseur. Signalons, parmi les travaux, ceux en drap perforé et, parmi les tapisseries, des lambrequins d'autel à 14, 16, 18 et 22 fr.; des chasubles à 22, 25 et 30 fr.; des prie-Dieu à 15, 18, 20 et 25 fr.

Les fauteuils de style, avec ou sans personnages, au petit point, à 35, 70 et 80 fr.; des chauffeuses charmantes à 25 fr. Les petits ouvrages à fils tirés sont trop nombreux pour que nous puissions en faire ici la nomenclature.

La Compagnie française des machines à coudre, 70, boulevard de Sébastopol, dans la personne de son ingénieur et inventeur, M. Vigneron, a reçu les plus hautes récompenses, récompenses qui la mettent hors concours. Nous sommes heureux d'annoncer qu'à l'Exposition universelle, les visiteurs nombreux lui ont fait un succès par l'empressement qu'ils mettaient à visiter les machines Vigneron. L'excellente machine n° 3 est arrivée au dernier degré de perfectionnement; nous ne pensons pas que l'on puisse trouver mécanisme aussi ingénieux et aussi simple. Facilité du travail et mise en marche avec une très faible pression. La machine n° 3, qui est celle adoptée par les écoles professionnelles de la ville de Paris, fait tous les ouvrages fins et grossiers; elle peut, au moyen de guides spéciaux, broder et soutacher. S'adresser directement à M. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

La veloutine G. Fay, 3, rue de la Paix, a un effet salubre qu'elle doit à la partie de bismuth qui entre dans sa composition. Impalpable, elle donne à la peau une transparence idéale et un velouté délicat; sa légèreté la rend adhérente. La veloutine se conserve très bien et peut, sans s'altérer, traverser les mers. Elle se fait blanche, rosée, crème, se vend en boîtes rouges, blanches, crème, et coûte 5 fr. avec la houppie et 4 fr. sans houppie.

Explication des Gravures noires (pages 157 et 159)

Blouse pour petit garçon de 4 ans et plus. — Se fait en drap brun rouge, se monte par des fronces à un empiècement arrondi sur lequel sont cousus plusieurs rangs de tresse crème. La blouse froncée, on forme les plis couchés que l'on maintient, à l'envers, sur plusieurs rangs de ruban échelonnés. La ceinture et le poignet de la manche sont assortis à l'empiècement. On peut remplacer la tresse par un large galon zébré.

Manteau en peau de soie et velours broché épinglé. — Façon demi-ajustée; les côtés, le devant, ainsi que le crêvé plissé de la jupe du dos en peau de soie; ces différentes parties posées sur un dessous de grosse mousseline noire. Le velours broché forme le dos, dont le prolongement s'ouvre au-dessous de la taille et s'applique sur la mousseline non couverte; de même pour le devant qui, ajusté à la couture de l'épaule, forme comme



PARDESSUS D'HIVER

MANTE EMPIRE

MODÈLES DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

une étole. Un beau motif de passementerie sur le panneau en peau de soie qui, dans le bas, reçoit une haute bande de fourrure. A la manche-visite, une bande de fourrure, une autre mise en collier; des épaulettes en passementerie.

Mante Empire, en lainage souple, garnie d'une grosse dentelle de Barcelone que l'on peut remplacer par une

fourrure ou de la frange. Un empiècement à pointe légèrement accentuée, est en velours; au bord se fronce la mante, dont la largeur du dos est diminuée par des fronces qui forment l'éventail. Une fente pour passer le bras se garnit de dentelle et s'orne d'un nœud en ruban de satin. Une grosse ruche à l'encolure et une spirale tout le long du devant. Patron découpé.

Explication de la Gravure coloriée 4754

Costume en drap gris et tissu broché de cachemire. — La sous-jupe en taffetas avec un if en tissu broché cachemire au milieu. La robe princesse au dos et un peu inclinée, est en drap gris, ainsi que les côtés, très plats, qui se croisent, dans le haut, jusqu'à la pointe de l'if. Le devant du corsage se compose d'une pièce en tissu broché, sur laquelle se croisent les deux côtés du devant; celui de droite, en drap gris, avec un revers en broché, forme des plis qui sont pincés à la taille et à gauche; celui de gauche est également en drap gris, mais avec le dessous du bras en broché, comme la manche qui est plate, avec un poignet évasé et un crevé en drap gris. Une ceinture frangée, en tissu broché, tombe de côté. Bottes vernies. Chapeau en velours brun garni de plumes grises et brunes. Gants de Suède.

Manteau en drap bronze garni de fourrure. — Ajusté au dos, la jupe froncée et le devant formant plastron; celui-ci, agrafé de côté en partant de l'épaule, se drape dans la partie échancrée du dessous du bras, qui forme une basque très courte; à droite quelques plis échelonnés. Au bord du plastron, une bande de fourrure dessine un revers et rejoint celle qui contourne la basque et qui descend tout le long du bord de la jupe; même bande au bord, en regard. Manche plate et seconde manche juive doublée de soie rose ancien; le haut froncé en gigot, est traversé par la bande de fourrure qui garnit le bord. Chapeau en velours grenat garni de plumes bronze. Gants de Suède.

CAUSERIE

Point de théâtre. — Réminiscences. — Les Morts.



Il y a bien peu de jours, Paris va être définitivement rendu aux Parisiens; espérons que nous serons dédommés de la disparition de l'exotisme et des fêtes à grands spectacle par une belle et bonne reprise de la vie intellectuelle, que le théâtre et les livres vont nous donner autre chose que des vieilleries remises plus ou moins à neuf pour le plaisir des étrangers. Sarah Bernhardt a suffisamment prouvé au monde, dans la *Tosca*, qu'elle était désormais réduite à la pantomime, pantomime expressive, admirable, j'en conviens, mais qui pourtant n'empêche pas qu'on se rappelle avec un soupir de regret le temps de la *voix d'or* mise au service de Racine et de Victor Hugo. Décidément nos acteurs ont tort, au point de vue de leur gloire, de s'attarder à l'étranger. Coquelin l'a compris; il a compris que l'Amérique gâte les comédiens de France et il est revenu prudemment au gîte. Cette influence néfaste est reconnue d'ailleurs par les Américains eux-mêmes, qui se rendent parfaitement compte, en revanche, de l'heureux effet de notre atmosphère parisienne sur leurs cantatrices. Encore un produit importé des États-Unis, mais poli, mais perfectionné par ce professeur éminent entre tous, M^{me} Marchesi: la Melba fera nos délices cet hiver; elle est moins belle que sa compatriote, M^{lle} Eames, moins jeune, peut-être, mais elle est bien supérieure au point de vue du talent; les vrais amateurs en jugeront quand ils seront à même d'écouter tranquillement, sans être distraits par le va-et-vient tumultueux de *waterproofs* et de casquettes de voyage qui déshonorent l'Opéra, où MM. Ritt et Gailhard n'ont pas laissé que de faire des recettes merveilleuses avec des décors défraîchis et des artistes de second ordre.

Si, en fait de nouveautés lyriques, il a fallu bon gré mal gré se contenter d'*Esclarmonde*, les amateurs de comédie, moins favorisés encore, ont eu pour tout potage *Belle-Maman* et la *Famille Benotton*. A peine y a-t-on ajouté *Pépère*, qu'une jolie Américaine prononçait l'autre jour *Pepper* en le traduisant *Poire*, ce qui avait bien innocemment un air d'épigramme, car *Pépère* est poivré en effet, et même pimenté. Naturellement nous n'avons pas manqué l'occasion de donner une piteuse idée de l'état de la famille et des mœurs dans notre pauvre pays tant envié et tant calomnié. Ceux qui, par intervalles de dix années, viennent tâter le pouls à la plus belle des capitales, l'ont trouvée toute pareille en 1878 à ce qu'elle était en 1867, et auront derechef, en 1889, salué, pimpante et gaie, survivant à tout, la *Vie parisienne*, telle que la comprenaient, avant d'être assagis par le titre d'immortels, MM. Meilhac et Halévy, alors compères du joyeux Offenbach. Bien des Métellas, bien des Gantières, bien des Brésiliens se sont succédé depuis la création. Gondremarek et Gardefeu restent seuls de ce temps reculé. Dupuis est devenu gras, de maigre qu'il était, Cooper doit être en réalité un bien vieux petit jeune homme; n'importe, tous les deux font bonne et comique figure, on les applaudit toujours avec un entrain redoublé. Peut-être cependant y a-t-il dans la salle quelques Français d'autrefois qui écoutent avec mélancolie ces refrains trop connus et notamment le couplet de Jeanne Granier:

Je suis veuve d'un colonel
Qui mourut à la guerre.

Il nous semble qu'à la dernière reprise, Zulma Bouffar, alors gantière, avait corrigé le second vers avec tact, mais le déluge a passé là-dessus, on ne se souvient plus, sans doute, et les Allemands de sourire à l'orchestre. Vraiment, nous poussons trop loin la condescendance aimable aux goûts de nos hôtes.

Paris me fait penser à certaine maîtresse de maison de ma connaissance qui se mettait tellement en frais pour ses invités, que l'un d'eux disait avec autant de fatuité que d'ingratitude, après une délicieuse soirée passée chez elle : « Je parie que M^{me} de G. n'hésiterait pas à marcher sur les mains ou sur la tête si elle pouvait ainsi nous faire plaisir ! » Fort bien, mais que devient le respect ?

Il est convenu qu'on nous prend tout : nos idées, nos inventions, nos modes ; une fois pourtant l'Amérique nous aura fourni le sujet d'une bien amusante parodie. Les plus fervents admirateurs de Buffalo Bill (ils en étaient tous, les sportsmen nivernais, au milieu desquels je me trouve aujourd'hui), n'ont pu s'empêcher de rendre justice à sa caricature ; *Kachalo-Ball* a renouvelé avantageusement durant la saison dernière, le programme du cirque où parfois on se lasse de voir M. Loyal présenter des chevaux en liberté, ou même M. Ischenoff ses merveilleux caniches. Ce soir encore, après le repas homérique offert au gros appétit de nos chasseurs et suivi de parties de billard interminables, on a rappelé les péripéties de ce drame équestre abracadabrant, le maquillage devant les spectateurs des faux Indiens, grimés en un clin d'œil, et les prouesses de l'*Éléphant Bleu*, ce bébé joufflu, tout hérissé de plumes, qui scalpait en un tour de main telle dame infortunée, un solide gaillard en atours féminins.

Rien de plus drôle que de voir la victime gigantesque se traîner à genoux, supplier, gémir, le tout en vain ; son petit vainqueur emportait triomphalement l'énorme perruque qui laissait à nu une tête rasée de lutteur, et aussitôt la légitime propriétaire du scalpe de courir à grandes enjambées après le ravisseur pour le prendre sous son bras et lui donner le fouet. C'était la même voyageuse herculéenne qui, après l'attaque de la diligence, assommait à coups de poings toute une tribu sauvage. Le *speaker*, juché au sommet de sa pyramide, insistait cependant en son jargon que nul n'a jamais entendu, sur ce point essentiel que *tout* dans cette représentation des mœurs de frontière était réel, absolument réel ! On avait grand'peine à le croire quand il présentait comme une fillette de quinze ans la plus mûre des carabinières. Elle tirait au pigeon et manquait sa bête qui faisait bien semblant de s'abattre, mais pour ressusciter aussitôt avec une gentillesse qui réhabilite l'intelligence, parfois discutée, des oiseaux ; puis elle manquait un œuf aussitôt cassé d'un coup de marteau par le Barnum, afin que le public pût voir que, comme tout le reste, il était *réel*. En revanche, la demoiselle ne manquait pas l'œil du pauvre *speaker* qu'elle crevait prestement, de même que les *cowboys*, soigneux de laisser échapper les mustangs qu'ils poursuivaient, jetaient le lasso en guise de compensation autour du cou d'une ouvreuse traînée longuement sur la piste.

Nous rions de ces folies comme si elles se renouvelaient encore devant nous. C'est que *Kachalo-Ball*, il faut en convenir, était d'une gaieté irrésistible. Je me rappelle que la chorégraphie des Peaux-Rouges arracha même — triomphe insigne, — un fugitif sourire à la plus correcte des jeunes Javanaises fort bien habillée en Parisienne et qui assis-

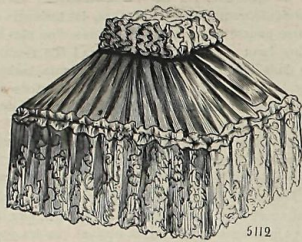
tait au spectacle. Où est-elle maintenant ? Partie, sans doute, comme les Annamites, les traîneurs de pousse-pousse et la foule des nègres d'un plus ou moins beau noir. Peut-être parlera-t-elle maintes fois dans son pays de cette bouffonnerie barbare avec le même sourire languissant du bout de ses lèvres dédaigneuses. Bon voyage, mesdames et messieurs de l'Esplanade !

Mais maintenant que nous sommes entre nous, que va-t-on nous servir de plus substantiel que les *Petits Mystères de l'Exposition*, *Excelsior*, le *Royaume des Femmes*, le *Prince Soleil*, ou même *Kachalo-Ball* ? Continuera-t-on à nous traiter en enfants, en sauvages ignorants du français et n'ayant que des yeux dans la tête, sans oreilles pour entendre, sans cerveau pour apprécier ? Bien des gens n'en demanderaient pas davantage, si j'en crois ce boulevardier qui, à propos de la distribution des récompenses, disait, non content du splendide décor où les figures en burnous ressortaient sculpturales au milieu des palmiers, tandis que défilaient, en costumes, divers corps d'état belges : « Il y a encore trop d'habits noirs, trop de sérieux ; je voudrais entre la présentation des différents groupes une musique plus gaie, un peu de danse : tenez, quelques jolies jambes de l'Eden exécutant le pas symbolique de la civilisation, de la concorde et du cosmopolitisme ! »

Ce dilettante de nouvelle espèce a dû être pleinement satisfait par les tableaux vivants et la kermesse monstre qui ont assuré une si belle recette aux victimes de la catastrophe d'Anvers. Néanmoins il y a encore des personnes *vieux jeu* qui demandent, en fait d'œuvres, autre chose que ce qui se danse. Alexandre Dumas, Sardou, et quelques autres, viendront-ils à leur secours ? Hélas, nous ne pouvons plus invoquer le maître de la scène française, Émile Augier !

Au seuil de l'hiver, la mort a fait sa moisson accoutumée. Indistinctement elle a fauché un roi, un roi sage et bon qui consacra ses loisirs à une traduction portugaise de Shakespeare, — qui donc de notre temps ne sacrifie au démon de la littérature ? — Puis un grand peintre dont les paysages tiennent le premier rang à l'Exposition du siècle auprès de ceux de Corot, Jules Dupré, le patriarche de l'Isle-Adam ; puis un médecin célèbre ; puis le poète de la *Ciguë* et de l'*Aventurière*, le vigoureux créateur des *Lionnes pauvres*, du *Mariage d'Olympe* et du *Fils de Giboyer*... Elle continue son œuvre. Tandis que les dernières feuilles tombent, les églises se tendent de noir, les chars funèbres sillonnent Paris, et les cimetières voient s'accumuler sur leurs marbres pieusement visités les couronnes de fleurs, tandis que s'éteignent dans le silence d'un ciel gris les dernières fusées de la grande fête internationale et que la hache des démolisseurs s'attaque à ces petits palais sculptés comme des brimborions d'étagère, constellés d'or et de verroteries, retentissants de musique bizarre et de jargons inintelligibles, qui, un instant, ont logé les arts et l'industrie du monde entier.

T. B.

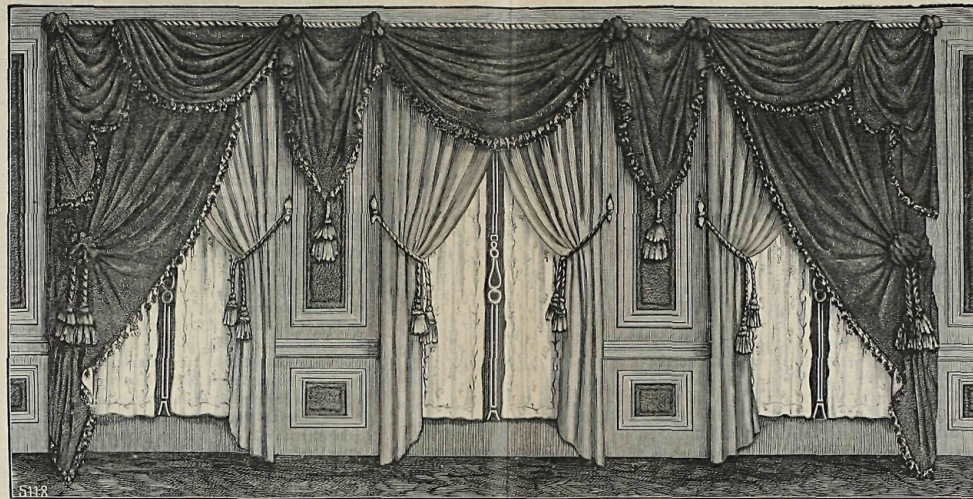


Abat-jour en soie rose pour grande lampe.

Deux abat-jour pour grande lampe. — L'un, carré, en soie rose, de forme nouvelle, est plissé de bas en haut; un gros ruché de dentelle forme la tête, d'où descend un long nœud de ruban; au contour, haute dentelle froncée, posée sous un ruché de taffetas découpé.

L'autre, rond, en soie jaune. Les côtés drapés régulièrement par des plis plats s'assujettissent aux montants de la carcasse sur lesquels se place un ruché en taffetas déchiqueté; même ruché au bas des dents formées par la draperie. Volant de dentelle.

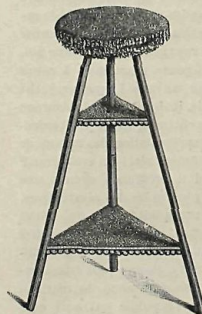
Ensemble de fenêtres avec rideaux drapés. — Notre



Ensemble de fenêtres avec rideaux drapés.

deux premières et la dernière étagère sont couvertes d'étoffe ancienne avec une dentelle ancienne en fil d'or; les deux planchettes, plus grandes et au milieu, sont tendues de peluche vieux rouge et traversées par des galons anciens qui se croisent à la pointe. Les montants et les pieds sont couverts de peluche avec un cercle de vieux galon posé en regard de chaque étagère. 20 fr. à la Ville-en-Bois.

Selle de modelleur miniature-étagère. — La planchette supérieure se soulève à volonté et se maintient par une tige épinglée dans les trous faits à



Selle de modelleur miniature, la planchette baissée.

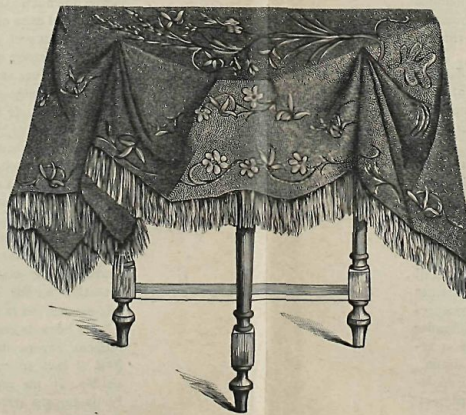
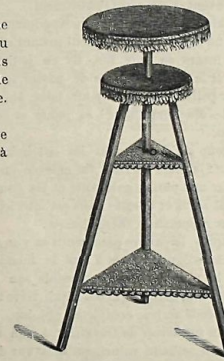
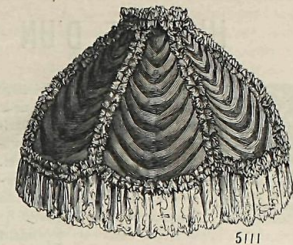


Table à jeu formant console, couverte d'un tapis ancien brodé d'or.



Selle de modelleur, la planchette soulevée.

cette intention; trois trous sont ainsi étagés pour élever plus ou moins la planchette, sur laquelle se pose une statuette ou tout autre objet d'art; de petits objets sur celle en dessous, et sur les autres. Prix du bois: 4 fr. à la Ville-en-Bois. (Voir les deux croquis qui montrent la selle sous ses deux aspects.) Les planchettes sont couvertes de peluche et en-

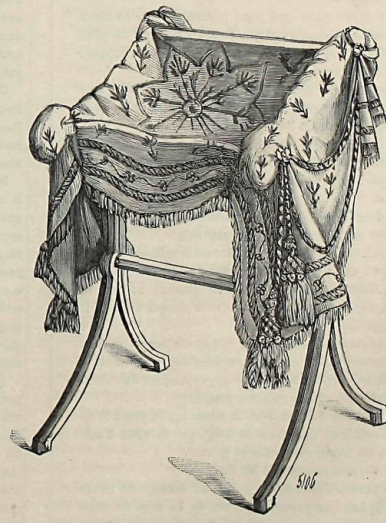


Abat-jour drapé pour grande lampe.

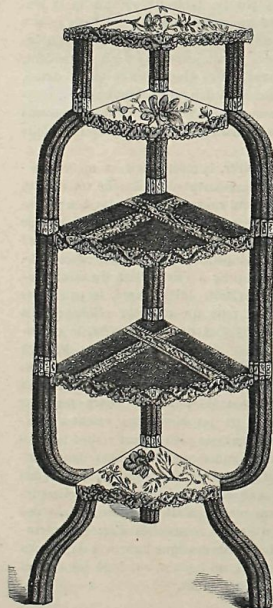
tourées, les deux premières, d'un galon or à dents, la troisième, d'une frangette avec même galon pour tête.

Table à jeu en noyer ciré. — Cette façon de meuble est très commode pour les pièces de dimensions modestes. Un mécanisme fort simple ramène les pieds sur une seule ligne en les faisant rentrer les uns à côté des autres, et la table, à pans coupés, se rabat en deux battants. Ainsi réduite, on la place contre le mur. Si l'on ne veut rabattre qu'un battant, elle forme une console; c'est ainsi que la montre le croquis, et si l'on a soit une étoffe ancienne, soit un tapis brodé, on l'en couvrira et on le drapera en formant de chaque côté, à peu près vers le milieu de la hauteur, trois plis que l'on fixera dans le haut du panneau en ramenant ce tapis.

(Voir l'explication du Vide-poche Louis XV page 168).



Vide-poche Louis XV, Modèle de Mademoiselle Lapouge.



Encognure couverte de peluche et d'étoffe ancienne, de Mademoiselle Lapouge.

Encognure couverte de peluche et d'étoffe ancienne. — Montants et pieds sont à pans coupés. Les

HISTOIRE D'UN HOMME DE LETTRES



La curiosité est-elle le privilège exclusif de la province? Je ne le crois pas. On est curieux à Paris d'une autre manière qu'en province, mais on l'est aussi et, quand les circonstances le permettent, on ne dédaigne pas de s'informer des faits et gestes de ses voisins. Cela m'est arrivé rarement; cependant une fois, je l'avoue, je fus si fortement intrigué que je sortis de ma réserve habituelle, j'observai, je questionnai, je m'informai, le hasard me servit et je recueillis, de la bouche même du héros, l'histoire touchante d'un dévouement féminin.

Depuis six mois, j'avais un nouveau voisin et, depuis six mois, je le voyais sortir tous les matins à la même heure, un registre sous le bras gauche, un parapluie dans la main droite et s'en aller sans lever la tête, sans quitter des yeux le trottoir qu'il suivait. Le soir, à l'heure où s'allument les becs de gaz, il rentrait chez lui pour ne plus en sortir jusqu'au lendemain matin.

Je me demandais à quelle variété de Parisien pouvait appartenir cet homme au visage rasé, à l'air austère, toujours vêtu d'une sorte de lévite marron, coiffé d'un chapeau à forme basse et à larges bords, chaussé de gros souliers et portant sans cesse, en dépit des plus brillants soleils, ce parapluie d'un bleu agaçant.

Il est probable que mes investigations seraient restées sans résultat et que j'aurais fini par ne plus m'en occuper, si le hasard ne m'eût mis en rapport avec mon inconnu.

Un jour j'eus besoin, pour rendre service à un ami malade, de me rendre chez un entrepreneur de serrurerie très connu dans mon quartier.

Il s'agissait de certaines erreurs de comptes à redresser. A peine eus-je exposé au maître de la maison l'objet de mon message, qu'il se leva en me disant :

— Impossible, mon cher monsieur, de vous répondre sans l'aide de mon comptable.

Et, allant au fond de la pièce où il m'avait reçu, il frappa à une porte pratiquée dans la boiserie :

— Monsieur Dupuy, dit-il en élevant un peu la voix, voyez donc au grand livre le compte de M. X... et apportez-le moi.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un registre énorme, relié en cuir verdâtre, garni aux coins de larges plaques de cuivre et porté par... mon voisin mystérieux.

Il posa son fardeau sur un bureau, l'ouvrit à l'endroit précis et, appuyant le doigt sur le haut d'une page, dit d'une voix lente et grave :

— Voici le compte de M. X...

Le patron s'approcha, remit au teneur de livres les papiers que j'avais apportés de la part de mon ami, et tous deux se mirent à lire en un jargon commercial une longue série de phrases bizarres,

alternées comme des versets et des répons et où je distinguais vaguement les mots de doit, d'avoir, de laissé pour compte, de solde en retour, etc. J'écoutais sans comprendre et d'ailleurs mon esprit était tout entier à cette bizarre rencontre. Mes incertitudes étaient fixées, mon inconnu était un teneur de livres et je n'avais plus à percer le mystère dont il semblait s'entourer. Il n'était donc plus digne d'intérêt et je l'eusse oublié bien vite si la maladie de mon ami ne m'eût forcé, en se prolongeant, de revenir, plusieurs fois encore, parler au comptable. Je lui appris qu'il était mon voisin, chose dont il ne se doutait même pas; nous nous liâmes peu à peu, il m'ouvrit son cœur et je connus l'histoire de sa vie.

Comme tant d'autres jeunes gens, Jean Dupuy avait fait en province de brillantes et solides études; tous les ans, il rentrait au logis paternel chargé de lauriers et les professeurs lui promettaient un brillant avenir. Avec toutes les illusions de son âge, il rêvait de se lancer dans la carrière littéraire. Il avait, dans son pupitre, l'ébauche de plusieurs drames, le plan d'un vaudeville et quelques chapitres de roman lorsqu'il sortit du collège et revint à la maison, muni de ce parchemin de bachelier si ardemment convoité par ceux qui ne peuvent l'atteindre, si inutile, le plus souvent, à ceux qui l'obtiennent.

Les parents de Jean, aussi inexpérimentés que lui-même, ne mettaient pas un seul instant en doute les succès futurs de leur fils, ils en jouissaient par avance et le laissaient libre de passer ses journées dans sa petite chambre, pour jeter sur le papier toutes les élucubrations de sa jeune et fertile imagination.

Un coup de foudre vint les atteindre en plein bonheur : la mère de Jean fut enlevée en quelques jours par une phtisie galopante et les deux hommes restèrent seuls et désolés dans cet intérieur vide où tout leur rappelait la chère absente.

Peu après, le pauvre père sentit sa vue s'affaiblir; il le cacha soigneusement à tout le monde, afin de garder le plus longtemps possible son emploi de secrétaire à la mairie, qui les faisait vivre tous deux; mais la cécité arriva, complète, absolue, et ce fut pour Jean un devoir de travailler à son tour pour son père. Il sollicita vainement la faveur de lui succéder dans son emploi de secrétaire... On le trouvait trop jeune, trop peu au courant des affaires municipales et force lui fut de se contenter d'entrer comme clerc dans une étude de notaire.

Ah! combien ce métier de gratte-papier lui était pénible! Avoir rêvé la gloire littéraire, les drames acclamés par le public, les volumes à couvertures jaunes s'étalant à la vitrine des libraires, et griffonner du matin au soir, dans un français bizarre et archaïque, des actes, des contrats sur papier timbré; n'entendre, au dehors de l'étude, que les petits comérages de quartier, ne jouir de rien dans le présent, ne rien espérer de l'avenir, quelle existence pour un esprit cultivé, une imagination ardente!...

Aussi ses secrets désirs lui montraient-ils sans cesse Paris! Paris avec ses journaux, ses théâtres, ses écrivains, ses éditeurs! Paris où il pourrait se faire une position indépendante! Paris où il acquerrait, qui sait, une grande réputation, une brillante fortune. Son unique vœu était de venir y travailler, y lutter, y triompher peut-être!

Enfin vint le jour où l'on vendit le chétif mobilier, puis celui où l'on dit adieu aux amis, à la ville natale, pour se mettre en route et se retrouver, riches de quelques centaines de francs, dans une mansarde du quartier latin.

Jean, rempli d'espoir, heureux de se sentir libre et de n'avoir plus à se rendre chaque matin à son étude, se mit au travail; il fit deux vaudevilles qu'aucun directeur de théâtre n'eut le temps de lire, puis il écrivit une nouvelle historique pour une revue littéraire qui lui promit l'insertion dans six mois. Hélas! au bout de quinze jours, la revue mourut faute d'abonnés.

L'argent produit par la vente du mobilier était épuisé, il fallait dire adieu à la littérature et demander à un travail mercenaire la possibilité de nourrir le vieux père aveugle. Après bien des recherches infructueuses, Jean trouva une place de clerc dans une étude d'huissier et entreprit de faire, en dehors de ses heures de bureau, quelques petites comptabilités chez de modestes commerçants du quartier.

Quoiqu'assez mal rétribués, les travaux du jeune homme eussent suffi à l'entretien de leur chétive existence s'ils avaient été assurés, mais l'huissier vendit sa charge, et son successeur diminuant le nombre des clercs Jean se trouva congédié, puis le vieux père tomba dangeureusement malade. C'était une effroyable épreuve. La Providence intervint.

Depuis deux jours, Jean n'avait osé quitter son père accablé par la fièvre; un matin, un des employés de la maison où il allait chaque soir régler les comptes, arriva tout essoufflé lui dire qu'il était impatientement attendu et que le patron était fort mécontent de son inexactitude :

— Dites-lui, répondit Jean, que mon père est malade et qu'il m'est tout à fait impossible...

— Va! va! mon fils, s'écria l'aveugle, mets la tisane à portée de ma main, je puis bien rester seul pendant quelques heures.

— Non, non, mon père! jamais je n'aurai le courage de vous quitter dans l'état où vous êtes.

— Si je puis vous être utile, dit une voix de femme sur le carré...

— Ah! c'est la voix de notre voisine, dit l'aveugle dont l'ouïe délicate se rendait vite compte des sons. Venez, mademoiselle, venez m'aider à renvoyer Jean qui s'obstine à ne pas me quitter.

— Allez, monsieur Jean, dit la jeune fille s'avançant dans le cadre de la porte ouverte; je reste chez moi, je puis venir de temps en temps voir si monsieur votre père a besoin de quelque chose; partez tranquille, j'aurai soin de lui.

— Merci, mademoiselle, dit Jean en enveloppant la jeune fille d'un regard plein de reconnaissance; je pars tranquille.

Et il suivit l'employé laissant à son père ce doux ange gardien qui se nommait Jeanne.

Jeanne avait vingt ans. C'était une simple ouvrière, mais plus favorisée que l'immense majorité des ouvrières parisiennes, elle possédait une rente de mille francs inscrite sur le grand livre. Cette rente lui assurait les premières nécessités de la vie. Le surplus, elle le demandait à son aiguille et cette aiguille, comme celle des *Noces de Jeannette*, ne « s'arrêtait pas en chemin ». Tout était propre et coquet dans la mansarde de Jeanne, les rideaux bien blancs, le carreau bien ciré, un petit bouquet de fleurs soigneusement renouvelé se mirait dans le marbre de la commode et, pour égayer la solitude du logis, un joli chien caniche lavé, peigné, frisé, coiffé d'un ruban bleu, gambadait, aboyait autour de la jeune fille et l'accompagnait dans ses courses.

Jamais le désir du luxe moderne ou le dégoût de sa vie modeste n'avait altéré la bonne humeur et fait taire les chants joyeux de l'ouvrière; cependant, depuis plusieurs semaines, il faut bien le dire, elle chantait moins et parfois même les bonds et les caresses de Jip, — c'était le caniche, — lui portaient sur les nerfs. Hélas! c'était l'éternelle histoire du cœur qui commençait pour Jeanne, c'était le premier chapitre d'un roman ébauché par son imagination et c'était le mirage de l'amour, qu'il lui paraissait si doux d'atteindre et de saisir. Plusieurs fois déjà, la jeune fille avait aperçu Jean sur le carré; sa figure mâle et sympathique lui avait plu, puis, à travers la mince cloison qui sépare, à Paris, les logements des pauvres, elle avait entendu, entre le père et le fils, des lambeaux de conversation dont elle avait conclu que celui-ci avait une âme tendre et un esprit cultivé, elle s'était rendu compte des soins dont il entourait son père aveugle. Non! ce n'était pas un jeune homme ordinaire!

Elle fut donc heureuse de l'occasion qui se présenta de se rapprocher de ses voisins, elle soigna l'aveugle avec une sollicitude infinie, ce jour-là, puis le lendemain, puis les jours suivants, car Jean avait enfin rencontré un négociant qui l'employait pendant la journée entière, et quand le soir, il revenait à la maison, elle aimait à causer quelques instants avec lui avant d'aller retrouver sa petite chambre dont la solitude lui paraissait bien morne.

Peu à peu, l'intimité s'accroissait; au lieu de rentrer chez elle aussitôt que Jean était de retour, la jeune fille passa ses soirées entre le père et le fils et, les yeux fixés sur un travail de couture, sans cesser de tirer l'aiguille, elle écoutait Jean qui lui racontait les épreuves déjà si nombreuses de sa courte vie. Il lui disait ses espoirs déçus, ses rêves brisés, enfin, il en arriva bientôt à lui lire ses manuscrits délaissés et le beau drame sur lequel il comptait jadis pour arriver au *Temple de Mémoire*. C'était un tableau charmant que celui de ces personnes réunies dans la mansarde : le jeune auteur lisant et déclamant avec feu les vers de sa pièce; le père assis sur un fauteuil de paille, les traits animés, malgré l'atonie du regard, par le feu de la plus vive attention; la belle jeune fille laissant tomber son ouvrage sur ses genoux pour ne perdre ni un geste du lecteur, ni un mot du poème; enfin le chien couché aux pieds de sa maîtresse et levant sur elle des yeux empreints de la plus tendre fidélité.

Hélas ! dans le fond du tableau, se trouvait un personnage que nul ne voyait, auquel nul ne songeait : La mort ! Elle s'avancait lentement, sûrement, pour frapper le vieillard qui baissait jour par jour, heure par heure et finit bientôt par s'éteindre tout à fait.

Inutile de dire la part que Jeanne prit à la douleur du jeune homme ; avec quelle délicatesse elle lui évita les douloureux détails que la mort, même la plus humble, entraîne toujours avec elle. Elle suivit le cercueil jusqu'au cimetière et rentra chez elle bien triste de se dire qu'elle ne devait plus revoir ce vieil ami qui avait été le trait d'union entre elle et Jean. Maintenant qu'il n'était plus là, elle ne pouvait plus continuer cette intimité si douce, elle devait rester chez elle, seule comme autrefois. Jean comprit les scrupules de la jeune fille et, malgré l'amertume de sa solitude, ne fit aucune tentative pour renouer les relations interrompues. Mais Jip, fort peu au courant des convenances sociales, ne pouvait s'habituer à ce nouvel état de choses. Dès qu'il sentait son voisin de retour, il errait comme une âme en peine sur le palier, grattant et aboyant doucement à la porte, comme pour demander la raison de cette bouderie prolongée. Jean cédait aux instances du chien, ouvrait la porte, pour lui donner quelques caresses, au moment même où la jeune ouvrière sortait de son côté pour rappeler Jip et lui imposer silence. Quelques paroles alors étaient échangées entre les deux jeunes gens, brièvement d'abord, plus longuement ensuite. Enfin le caniche fit tant et si bien que, six mois après la mort du vieux Dupuy, les deux voisins qui y songeaient peut-être, mais qui n'eussent osé en parler sans l'intervention de Jip, allèrent ensemble à la mairie et à l'église et rentrèrent dans leur mansarde unis par les liens du mariage, plus heureux tous deux qu'un roi prenant possession de la couronne.

Est-il possible à une plume humaine de retracer les joies douces, les bonheurs profonds de cette union de deux êtres, tous deux bons, intelligents, tendres, tous deux sans amis, sans famille et vivant uniquement l'un pour l'autre ! Jeanne, surtout, depuis longtemps orpheline, jouissait délicieusement de cette communauté d'idées et de sentiments qui se fortifiait de jour en jour. Elle étudiait son mari dans ses actes, dans ses paroles, dans ses livres et ne trouvait en lui rien que de noble et d'élevé. La première, elle parla de la possibilité de reprendre les rêves interrompus de l'écrivain et de rentrer dans la carrière littéraire tout en conservant, par prudence, le métier qui faisait vivre. Elle encouragea son mari à faire de nouvelles démarches et le manuscrit du drame, soigneusement revu, fut présenté à un dramaturge en vogue qui faisait de la critique à ses moments perdus. L'homme illustre le lut en présence de Jean, qui regardait avec terreur les froncements de sourcils, les haussements d'épaule, la lèvre ironique de son juge. Quand celui-ci eut achevé la dernière page de l'œuvre chérie, il remit froidement le cahier à son auteur en lui disant :

— Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier, mon ami, votre drame ne vaut rien, la donnée est invraisemblable, le dialogue pesant ; impossible de rien tirer de cela.

Le pauvre auteur, convaincu qu'il s'était trompé, se retira la mort dans l'âme, résolu à ne plus écrire et ne se doutant point que son sévère censeur allait s'emparer de son idée, de la plupart de ses situations et composer, avec son travail à lui, une pièce qui ferait courir tout Paris.

Mais ce n'est point en vain que le démon de la littérature vous a touché au front, Jean, encouragé par sa femme, qui avait foi en son génie, reprit bientôt ses travaux et renouvela ses démarches.

Un soir, à l'heure habituelle, le jeune comptable rentra chez lui l'air triste et s'assit lourdement sur une chaise, sans poser les lèvres sur le front que lui tendait sa femme :

— Qu'as-tu, mon ami ? dit celle-ci avec inquiétude, serais-tu malade ?

— Ce que j'ai, Jeanne, j'ose à peine te le dire ; je ne puis moi-même le croire. On me renvoie de cette maison où je travaille depuis plus d'un an, où jamais on n'a eu contre moi à élever la moindre plainte. Le patron m'a fait venir dans son cabinet ; avec la dignité d'un juge et la morgue d'un riche imbécile, il m'a dit :

— Monsieur, j'ai appris que vous faisiez des vers. Jusqu'ici je vous avais cru un homme sérieux. Je me suis trompé, je ne puis laisser plus longtemps entre vos mains les livres importants de ma maison de commerce, je vais régler votre compte.

Je voulus protester et lui démontrer que mes services passés répondaient de mes services futurs.

— C'est inutile d'insister, monsieur, me répliqua-t-il en se levant ; ni ma femme ni moi ne pourrions, maintenant que nous savons la vérité, dormir tranquillement si nous sentions notre comptabilité entre les mains d'un poète.

Je ne puis te dire avec quelle expression de mépris il prononça ces derniers mots. J'étais atterré. Il alla à sa caisse, en tira un billet de 100 fr. qu'il me remit entre les mains et me quitta sans un mot de regret ni d'adieu. Que vais-je faire à présent ?

— Ce que tu vas faire, s'écria joyeusement Jeanne, tu vas rester ici près de moi et travailler selon tes goûts et tes facultés. J'hésitais à te conseiller de quitter cette ingrate besogne ; elle te quitte... Eh bien ! tant mieux ! c'est le destin lui-même qui nous indique ta voie.

— Mais vivrez-vous, mon amie, tu n'y songes pas ?

— J'y songe parfaitement, au contraire, et j'en ai trouvé le moyen : nous vendrons, au fur et à mesure de nos besoins, le capital de ma petite rente, nous...

— Non, Jeanne, je ne consentirai jamais à aliéner ta fortune personnelle.

— C'est un prêt que je te fais, mon ami ; tu me rembourseras tout cela quand on jouera ta première pièce.

Comment refuser l'offre d'un cœur si aimant, comment ne pas se laisser dorloter par cette chère petite femme qui entourait son idole de toutes les gâteries qui font la vie douce comme un beau rêve et lui procurait toute la tranquillité d'esprit, tout le repos matériel dont l'écrivain a besoin pour mener à bien son œuvre ?

Jean composait sans relâche ; de l'aube à la nuit, il écrivait, raturait, recopiait, ne laissant subsister

ni un mot faible, ni une situation douteuse ; il produisit cinq nouveaux actes, si magistralement écrits, d'une touche si vigoureuse, qu'il ne douta point du succès. Il recommença cette série de visites, cette succession de démarches qu'un auteur dramatique qui, lui aussi, en avait connu toute l'amertume, appelait spirituellement : « Le chemin de la croix du théâtre ».

Partout éconduit et rebuté, il s'avisa à la fin d'aller trouver une actrice aussi renommée par la beauté de son talent que par la bonté de son cœur. La célèbre artiste, cédant à un mouvement de pitié, ne voulut point renvoyer le débutant sans l'entendre. Elle l'écouta distraitement d'abord, puis avec intérêt ; au

troisième acte elle était conquise et ne cessa, pendant le quatrième et le cinquième de donner des marques d'approbation.

— Mais voilà qui est bien, s'écria-t-elle lorsque Jean eut refermé le manuscrit ; je vous promets de faire recevoir votre pièce et d'en jouer le principal rôle. Seulement, ajouta-t-elle, il faudra que nous ayons ensemble plusieurs conférences afin de faire certaines modifications aux endroits du drame où votre inexpérience du théâtre vous a fait commettre quelques fautes, faciles à réparer d'ailleurs.

LUC DE LA VIGNE.

(La fin au prochain numéro.)

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Une abonnée de Sologne. — Nous ne connaissons pas de maison spéciale. Peut-être trouveriez-vous ce genre dans les magasins de nouveauté. — Strictement, le rouge, le vert, le violet, le jaune, le blanc et l'or. Les autres couleurs sont admises pour les fleurs et ornements, avec un fond de couleur liturgique. — A quel âge ? Mais pas avant vingt-cinq ans, et encore faut-il qu'elle soit posée, de physique modeste, n'attirant pas les regards. — Pourquoi ne pas vous servir de l'Eau vivifique ; nous ne connaissons rien de meilleur. Faites-en des lotions tous les deux jours. 2 fr. le flacon, chez M. Bonneville, 6,

rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Mademoiselle de N. — Le numéro du 1^{er} novembre donnera satisfaction à votre demande. Mais il vous faudra attendre le 1^{er} décembre pour avoir le complément.

Madame E. B. — Les bijoux sont toujours les bien reçus. Nous en avons vu de bien jolis à l'Exposition, en argent noir contrôlé ; l'on dirait, quand il forme des perles, de belles perles d'un gris noir brillant. Vous adresser à la fabrique : M. Billault, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretounerie.

HOMONYMES

Les miens ne sont lancés que d'une main timide...
J'aurais peur de blesser, et ne suis point perfide.

Tu les prends d'un cuir mou retenant assez mal,
Aux endroits dangereux l'ardeur de ton cheval.

Ceux d'Angèle sont beaux ; mais pourquoi, chère
[amie,
N'ont-ils pas un peu plus de physionomie ?

L'histoire de cet homme en présente plus d'un
Que l'on pourrait offrir comme exemple à cha-
[cun.

Que celui du limier préparé pour la chasse,
Soit fort, car l'animal facilement le casse.

Dans les Bouches-du-Rhône on rencontre aisé-
[ment
Ce chef-lieu de canton qui s'appelle... comment ?

On l'a mal réussi dans les blocs de porphyre
Qui forment cette voûte : on ne peut trop le dire.

Mon cousin le marquis, de si noble maison,
A ces petits carreaux dans son riche blason.

Notre chantre, au saint lieu, le dit d'une voix
[forte

Qui fait trembler, ma foi ! les vitraux et la porte.

Ce vieil homme, aujourd'hui couché dans son
[linceul,

Hier emplît son verre et l'avalait d'un seul.

Lorsque nous entendons cette trompe chinoise
Nous savons à coup sûr qu'on va nous chercher
[noise.

C'est un mot d'emploi rare, un vieux terme de
[jeu ;

J'avoue, en vérité, que je le connais peu.

On a tissé chez nous cette ample toile bise
Qu'enflera sur le pont le souffle de la bise.

J'y fais, en amateur, un modeste dessin
Qui reproduit, naïf, le doux profil d'un saint.

Il en fit à sa femme !... On dit qu'elle s'efforce,
Vraiment poussée à bout, d'obtenir le divorce.

Eh ! bien, pour en finir, c'est un superlatif.
Ai-je assez fatigué votre nerf auditif ?

MOTS EN ÉTOILE

Parfois il est rugueux, mais parfois il est lisse ;
Alors l'enfant grimpeur sur son écorce glisse.

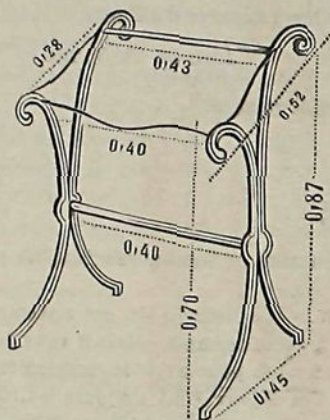
Parfois, riche, élégant, il est d'un bon auteur ;
Mais, mal venu parfois, il répugne au lecteur.

Parfois il est solide. Et parfois, sur sa base,
Il tremble, oscille, croule... abîmé dans la vase.

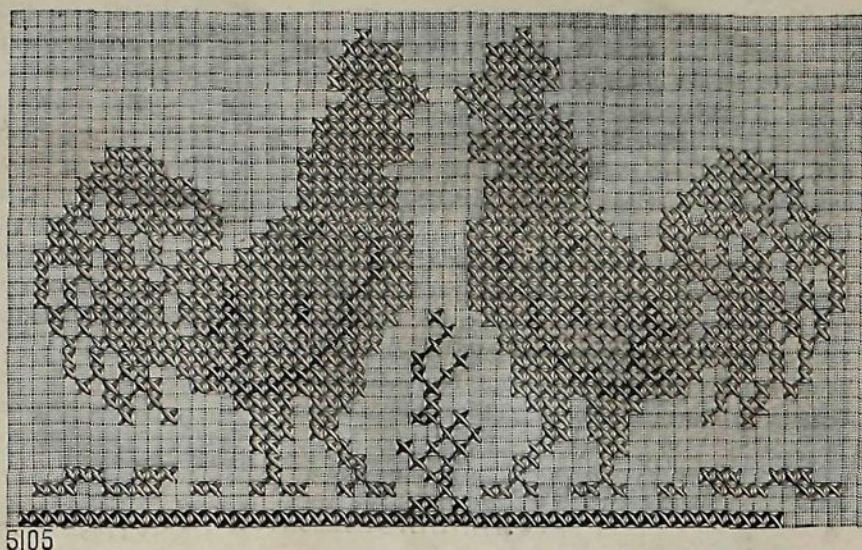
Parfois elle a des sons mélodieux et doux :
Mais parfois des tons faux à nous mettre en
[courroux.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4754
Et le Patron découpé d'une Mante Empire, figurine page 159.

Bordure de coqs. — Ce sujet, au point croisé, se fera de deux nuances, grenat et vert. Verts, les quelques points foncés qui se trouvent dans l'aile, ainsi que le petit motif qui sépare les coqs et la ligne de terrain. Se servir de ce sujet pour nappe à thé, table de desserte; on le brodera au milieu et de chaque côté pour un buffet.



Carcasse du vide-poche avec les dimensions.



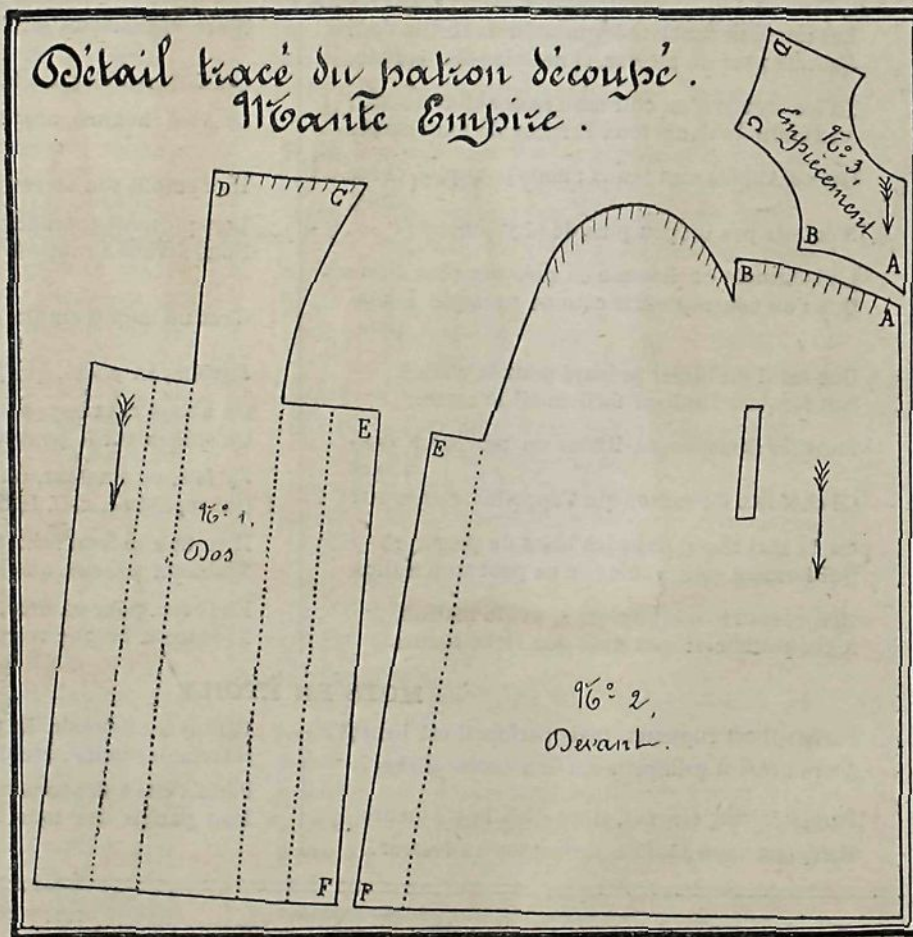
Bordure de coqs pour serviette et nappe de plateau.

Vide-poche Louis XV. — Les dimensions de la carcasse au tracé réduit, page 168. Cette carcasse, couverte de peluche vieux rouge est recouverte par un tapis de 1 m. 50 cent. carrés en satin crème, à broderie orientale, doublé de molleton de coton et d'une soie légère rose ancien; au contour, frange vert ancien. Poser le tapis sur la carcasse et l'y enfoncer pour donner de la profondeur au vide-poche. Cela fait, draper le tapis de chaque côté; devant, ces plis viendront se prendre avec ceux du côté; les épingle, puis les coudre quand ils seront gracieusement arrangés. On fait de même dans le haut où le tapis fait une chute de plis étagés. Une cordelière à glands s'enroule dans ces plis, descend en draperie sur le côté du tapis et vient se nouer à l'opposé, devant, où la cordelière tombe inégalement.

Explication du patron découpé :

N° 1. Dos. — 2. Devant. — 3. Empiècement. — Joli modèle facile à faire, soit en limousine, soit en vigogne. La dentelle de laine qui fait la garniture peut être remplacée soit par une frange, soit par une bande de fourrure. On pourrait encore faire l'empiècement en astrakan; alors on assortirait la garniture du devant et de la fente du bras, et à celle-ci l'on mettrait toujours des rubans. La ruche de l'encolure resterait en dentelle. Réunir devant et dos à la couture du dessous du bras, lettre de raccord E. Former les plis du dos qui se perdent intérieurement, puis faire plusieurs rangs de fronces pour réduire l'ampleur à la taille afin de la dessiner. La partie du devant qui fait manche s'ajuste au dos à la coche correspondante et la couture de réunion s'arrête à la taille. Froncer le devant pour le réduire à la largeur de l'empiècement auquel il se monte, lettres de raccord A B. Froncer l'épaule jusqu'à la coche où l'on a commencé la couture du dos, puis la monter à l'empiècement à la partie comprise entre les lettres B C. Faire de même pour le dos. La fente qui sert de passage à la main doit être garnie comme la mante. Si c'est en fourrure, la bande sera cousue au-dessus de la dentelle.

*Détail tracé du patron découpé.
Mante Empire.*



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer. Paris.

A. Chérel

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Drienne. 48.

Coiffettes de M^{me} GRADOZ 67 r. de Provence — Chapeaux de M^{me} NAUDIN 16 r. du Vieux-Colombier — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 16 r. de la Paix — Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3 place du Théâtre Français — Veloutine FAY 2 r. de la Paix.